

MONDE LYONNAIS

« REVUE »
« HEBDOMADAIRE »
« DES LETTRES »
ET
« DES ARTS »



Directeur : François COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION

8, rue Mulet

LYON

ABONNEMENTS

PRIX UNIQUE POUR TOUTE LA FRANCE, LA CORSE
ET L'ALGÉRIE

Un An. 18 fr.
Six Mois. 10
Trois Mois. 5

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS

ANNONCES

LA LIGNE. 1 fr.

LES ANNONCES SONT REÇUES EXCLUSIVEMENT À L'IMPRIMERIE
4, rue Gentil, Lyon

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Le Numéro 30 cent.

VENTE EN GROS, À L'AGENCE DE JOURNAUX
31, rue Tupin, Lyon

SOMMAIRE DU N° 45

LA FÊTE DE LA CHANSON	ELIE VALLENAS.
A FIERRE DUPONT, SONNET.	M ^{me} CONSTANCE M.
SI J'ÉTAIS CAPITAINE DE CUIRASSIERS, NOU- VELLE (suite)	MARIUS JOULIE.
LE « MONDE LYONNAIS » AUX PREMIÈRES.	CARLOS.
LES TROIS COUSTOU (suite)	ARSÈNE HOUSSAYE.
FORMA, SONNET.	LOUIS FIÈRE.
LA STATUE DE LA RÉPUBLIQUE.	PHIDIAS.
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAINT-POTHIN.
REVUE DRAMATIQUE, la Reine Margot.	STRAPONIN.
LETTRES DE MON CHALET.	ALFONSE D'ASZ.
BIBLIOGRAPHIE DU « MONDE LYONNAIS ».	E. V.
LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POUR- QUOI.	LE BONHOMME POURQUOI.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT.	E. MEUNIER.

LA REVUE LYONNAISE

Histoire, Biographie

Littérature, Philosophie, Archéologie, Sciences, Beaux-Arts

RECUEIL MENSUEL DE LYON ET DE LA RÉGION

PARAISANT PAR LIVRAISONS DE 80 PAGES DE TEXTE AU MOINS

SOUS LA DIRECTION

De M. FRANÇOIS COLLET, directeur du « Monde lyonnais »

Sommaire de la première livraison. — Janvier 1881

FERRAZ, professeur à la Faculté des lettres. Du suicide. — H. BAUDRIER, président de chambre à la Cour d'appel. Bibliographie lyonnaise au xvi^e siècle. — LÉOPOLD NIERCE, conseiller à la Cour d'appel. Les stalles et les boiseries de la cathédrale de Lyon. — PAUL REGNAUD, maître de conférence à la Faculté des lettres. Une mystification scientifique. Les ouvrages de M. Jacolliot sur l'Inde ancienne. — A. VACHEZ, avocat à la Cour d'appel. De Lyon à Genève au xvii^e siècle. — RAOUL DE CAZENOVE, président de la Société littéraire de Lyon. Documents inédits. — Sociétés savantes, chronique, bibliographie. Illustrations tirées de la Monographie de Saint-Jean, par LUCIEN BÉGULE.

Sommaire de la deuxième livraison. — Février 1881

FERRAZ, professeur à la Faculté des lettres. Du suicide (fin). — ALPHONSE DAUDET. Une page de mémoires. — NIZIER DU PUITSELU. Lettres de Valère. — XAVIER LANÇON, avocat à la Cour d'appel. Du dernier recensement des États-Unis; de ses conséquences géographiques et économiques. — JOSEPHIN SOUTARY. Les maîtres de céans (sonnet). — LÉOPOLD NIERCE, conseiller à la Cour d'appel. Les stalles et les boiseries de la cathédrale de Lyon (fin). — P. BONNASSIEUX, archiviste aux Archives nationales. Saint Martin. — V. DE VALOIS. Documents inédits. — Sociétés savantes, chronique, bibliographie. Illustrations tirées de la Monographie de Saint-Jean, par Lucien Bégule et de Saint Martin, par Lecoq de la Marche.

Sommaire de la troisième livraison. — Mars 1881

H. BRAUNE, avocat à la Cour d'appel. Claude de Rubys et la liberté de teste au xvi^e siècle. — G.-A. HEINRICH, doyen de la Faculté des lettres. M. Paulin Paris. — ALLMER, membre correspondant de l'Institut. Epigraphie lyonnaise. — P. SCIPION. Une nouvelle méthode géographique, à propos du Jura, de M. le professeur BERLIOUX. — B. VERMOREL, ancien voyer, principal de la ville. Les fortifications de Lyon au moyen âge. — LÉOPOLD NIERCE, conseiller à la Cour d'appel. La bibliothèque de l'ancienne abbaye de Cluny. — Intermédiaire lyonnais, sociétés savantes, chronique, bibliographie.

Sommaire de la quatrième livraison. — Avril 1881

H. DE TERREBASSE. Balthazard de Villars. — MOREL DE VOLEINE. Souvenirs des premières guerres de la République. — ALLMER, correspondant de l'Institut. Epigraphie lyonnaise (suite). — C. PERTUS. Poésies. — AMAGAT, professeur à l'Institut catholique de Lyon. La Conservation et la transformation de l'énergie dans l'univers. — FERRAZ, professeur à la Faculté des Lettres. Bibliographie : La Recherche de la vérité de Malebranche. — Intermédiaire lyonnais. — Sociétés savantes. — Chronique. — Bibliographie.

Les cinquième, sixième et septième livraisons ont paru.

ABONNEMENTS A LA REVUE LYONNAISE SEULE

LYON ET LA FRANCE		ÉTRANGER. — PAYS COMPRIS DANS L'UNION POSTALE	
CORSE, ET ALGÉRIE COMPRIS		1 ^{re} Zone. — Europe entière, États-Unis, etc.	2 ^e Zone. — Extrême Orient, Colonies, etc.
Un an.	20 fr.	Un an.	22 fr.
Six mois.	10 »	Six mois.	11 »
		Un an.	34 fr.
		Six mois.	12 »

(Il n'est plus reçu d'abonnements de trois mois)

LA LIVRAISON 2 FR.

ABONNEMENTS AU MONDE LYONNAIS ET A LA REVUE LYONNAISE

Un an.	30 fr.	Un an.	32 fr.	Un an.	34 fr.
Six mois.	15 »	Six mois.	16 »	Six mois.	17 »

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, AUX BUREAUX DU *Monde lyonnais*

Lyon. — 8, rue Mulet. — Lyon

On s'abonne à Lyon aux Bureaux du *Monde lyonnais* et de la *Revue lyonnaise*, 8, rue Mulet; à l'imprimerie PITRAT, 4, rue Gentil; et chez tous les Libraires.

Les Abonnements du dehors sont reçus chez les principaux Libraires de France et de l'Etranger et dans tous les bureaux de poste.

LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

DES LETTRES ET DES ARTS

SOMMAIRE

LA FÊTE DE LA CHANSON	ELIE VALLENAS.
A PIERRE DUPONT, SONNET.	M ^{me} CONSTANCE M.
SI J'ÉTAIS CAPITAINE DE CUIRASSIERS, NOU- VELLE (suite).	MARIUS JOULIE.
LE « MONDE LYONNAIS » AUX PREMIÈRES.	CARLOS.
LES TROIS COUSTOU (suite).	ARSÈNE HOUSSAYE.
FORMA, SONNET.	LOUIS FIÈRE.
LA STATUE DE LA RÉPUBLIQUE.	PHIDIAS.
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAINT-POTHIN.
REVUE DRAMATIQUE, <i>la Reine Margot</i>	STRAPONTIN.
LETTRES DE MON CHALET.	ALPHONSE D'ASQ.
BIBLIOGRAPHIE DU « MONDE LYONNAIS ».	E. V.
LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POUR- QUOI.	LE BONHOMME POURQUOI.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT.	E. MEUNIER.



L A

FÊTE DE LA CHANSON

NEUVILLE est en fête, les rues sont pavoisées ; à toutes les fenêtres flottent les couleurs nationales ; les maisons disparaissent sous les cordons et les arcades de verdure ; les arcs de triomphe élèvent dans l'air leurs inscriptions : *A Pierre Dupont*. Vingt-cinq sociétés ont répondu à l'invitation du Comité. A midi, sur la place de la Promenade, le cortège se forme, et aux éclats des boîtes, malgré l'averse, le défilé commence. En tête, derrière quatre hérauts qui portent les bannières

rouge et or de l'Orphéon de Neuville, marchent les membres du Comité : MM. Lumière, Camille Roy, Vingtrinier, Blanche.....

Le cortège s'avance au milieu d'une triple haie de curieux : de tous côtés, on jette aux exécutants des bouquets et des couronnes ; sur une estrade sont groupées les petites filles de l'asile Sainte-Lucie, vêtues de blanc, et des couronnes d'argent aux mains. Des fenêtres de son appartement, M^{me} Guimet, en gracieuse toilette, fait tomber un tel déluge de fleurs que la pluie, qui ne peut pas supporter la concurrence, s'arrête, toute honteuse, et sur les divers points de la petite ville, dans la salle de Théâtre, sur la promenade, dans la cour du château, les concerts commencent.

Avec la meilleure volonté du monde, un malheureux reporter, eût-il les longues oreilles du roi Midas et les pieds agiles d'Actéon, ne saurait assister à trois concerts à la fois ; aussi, dans la crainte de narrer d'une façon incomplète les succès remportés par les Sociétés de une heure à trois heures et demie, garderai-je sur cette débauche d'harmonie un silence prudent. Je ne puis cependant ne pas mentionner deux chœurs très originaux, véritables curiosités musicales, *la Fête du Pays*, de M. Émile Guimet, et *Oh Pepita !* chantés avec un grand brio, le premier par l'Orphéon de Neuville, le second par l'Union chorale.

A trois heures et demie, grand concert sur la Promenade dont le morceau capital, *la Statue de Pierre Dupont*, de M. Émile Guimet, a été exécuté avec un ensemble parfait, sous la direction de l'auteur, par les dix Sociétés chorales réunies. Nous avons entendu déjà ce morceau à un concert donné il y a quatre mois

à Bellecour, mais avec une exécution si imparfaite que nous n'avions pu en apprécier, comme dimanche, tout le mérite, la délicatesse des nuances et l'émotion de la pensée. Les mêmes Sociétés enlèvent, avec l'accompagnement de la fanfare de Fleurieux, le *Chœur des soldats de Faust*, et les présidents des Sociétés viennent sur l'estrade où siège M. Gustave Nadaud, président, recevoir de ses mains les médailles commémoratives de la fête. On se presse, on se bouscule, c'est la pluie qui recommence ses farces, mais elle est accueillie avec un tel dédain, qu'elle prend le parti de se retirer, et pour tout de bon, cette fois; bon voyage, madame la Pluie!

Or, pendant ce temps, on avait dressé dans la salle de concert, un fer à cheval immense, et à six heures et demie, suffisamment creusés par toutes ces auditions, cent soixante convives prenaient place au banquet.

C'était la première fois que j'assistais à un *dîner-concert*, mais je m'étais, par la simple réflexion, forgé cette opinion que le dîner-concert devait être l'invention d'un traiteur malin, désireux d'écouler subrepticement des produits inférieurs. Hélas! je ne m'étais point trompé. Prends garde, ô Neuville! que la gloire artistique dont tu t'entoures ne soit pas au détriment de ta gloire culinaire; car l'homme ne vit pas seulement de pavoisements et de cacophonie, mais aussi de gigots cuits à point et de poulardes dorées. O traiteurs de Neuville, vous n'aurez pas toujours à servir à vos pensionnaires, avec des bouillis raccornis et des épinards froids, des torrents d'harmonie qui les fassent digérer. O traiteurs de Neuville, veillez sur vous!

L'autre jour, par exemple, nous avions de la musique pour notre argent; aussi bien veux-je m'étendre sur ce dernier concert, le plus intéressant de la journée.

Première entrée: Adagio et Menuet de la *Surprise* de Haydn, exécutés par la Fanfare des Touristes: puis deux amateurs, MM. Geoffray et Quillon se font applaudir en interprétant *les Baufs* et *le Chêne*, de Dupont. La chorale des dames du quatrième arrondissement obtient un vrai succès dans la romance des

Cerises, arrangée pour chœur par M. Arbarète, son directeur, avec strophes de M. Camille Roy.

Un tonnerre d'applaudissements éclate: M. Gustave Nadaud vient de monter sur la scène. Avant lui M. Claude Gauthier venait de saluer Dupont et sa muse, délaissée aujourd'hui pour les stupides refrains des cafés-concerts. Il avait gémi sur cette décadence de la vieille chanson française, cette forme si vive et si populaire de notre littérature. Mais voici qu'un heureux démenti lui est donné. Nadaud chante Dupont, son ami et son maître, et c'est Dupont lui-même qu'on croit entendre: une sainte émotion envahit la salle quand il promène le poète sur ces bords de la Saône qu'il avait tant aimés, quand il rappelle la douce philosophie s'exhalant de son œuvre. Certes, voici l'hommage que veut Dupont; et ce lustre donné au festival de Neuville fait qu'en ce jour ce n'était pas seulement un chansonnier, mais la chanson que nous fétions.

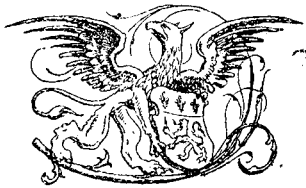
Nadaud chanta ensuite une de ses plus ravissantes mélodies, *Blonde et Brune*, et le *Bain des Charbonniers*. M^{lle} Baux redevenue depuis la veille pensionnaire de notre Grand-Théâtre, se fit entendre dans la romance de *Mignon*, l'air de la *Reine de Saba*, et *Guide au bord ta nacelle*, de Meyerbeer. M. Salvani chanta l'air de *Zampa*, M. Lumière les *Pins*, un autre artiste autre chose encore, et après une polka enlevée à tour de poumons par la fanfare la Laborieuse, faute d'exécutants, le concert cessa.

Il y avait longtemps que faute de plats, le dîner était fini. Prends garde, ô Neuville.

Pendant le concert, la nuit est tombée; de longs cordons de lampions aux verres multicolores, courent sur le pont et sous le berceau des grands arbres; un arc de triomphe s'est éclairé à l'entrée de la promenade; l'orchestre attaque ses ritournelles et les danses s'élancent; par moments, sur cette foule qui rit, chante et tourbillonne, les flammes de bengale lancent leurs chaudes lueurs. Ce spectacle est enchanteur; mais hélas! il faut que tout finisse en ce monde, même les jours de fête, et le train 23, gracieusement mis par la P. L. M. à la disposition des invités de Neuville, nous entraîne à Lyon, éreintés et charmés.

J'ai commis dans ce bref compte-rendu des omissions qu'il serait coupable à moi de ne pas réparer ; omissions un peu volontaires, car si j'avais voulu féliciter, à chaque occasion qui s'en présentait, M. Guimet et ses nombreux auxiliaires, MM. Lumière, Blanche, Ampaire, du zèle qu'ils ont apporté à l'organisation de cette fête ; M^{me} Guimet et M. Caloin, de la gracieuseté avec laquelle ils ont mis leur talent, pendant le dîner-concert, à la disposition des artistes, je serais tombé dans de sempiternelles redites. Tous s'estiment déjà suffisamment payés de leurs peines et de leur dévouement, par le succès qu'a remporté leur œuvre ; qu'ils reçoivent ici encore nos félicitations et nos remerciements.

ÉLIE VALLENAS.



A PIERRE DUPONT

*Où, nos vallons charmés te reverront encore.
Ton front va s'éclairer aux rayons du soleil,
Et l'oiseau matinal, en saluant l'aurore,
Chantera près de toi, pour bâter ton réveil.*

*Du moissonneur actif entends la voix sonore
Répéter tes chansons parmi le blé vermeil,
Jusqu'à l'heure tardive où le couchant se dore,
Et que, le corps lassé, l'homme cède au sommeil.*

*Tu seras près de nous la saine poésie,
L'amour, la liberté, la rustique harmonie.
Du sein des flots d'azur, Saône, tu l'entendais.*

*Son âme, tour à tour ou joyeuse ou pensive
Aimait à promener ses rêves sur ta rive.
Les enfants de Lyon ne l'oublieront jamais.*

M^{me} CONSTANCE M.



SI J'ÉTAIS CAPITAINE DE CUIRASSIERS

— Suite (1) —

ENFIN, voyez donc de Janceney. C'est une infirmité qu'une taillé pareille ! Et cette carrure athlétique, cet écartement de jambes ! On dirait le colosse de Rhodes, ou mieux une arche de pont. Je ne met pas en doute que les crocs de sa longue moustache ne caressent le front de sa danseuse d'une façon très agaçante. Mais cette voix ! On l'entend d'ici. Je gage qu'il parle d'amour à M^{lle} Mathilde ; eh bien ! l'on jurerait qu'il flatte ses chevaux, on instruit « ses vingt-huit jours ». Il est vrai que je pourrais être seulement une façon de capitaine de cuirassiers, me sculpter une imitation, un pastiche, une réduction de M. de Janceney. Ça doit avoir beaucoup de « montant », un capitaine de cuirassiers aux yeux bleus, au front pâle, à la fine moustache, aux pieds mignons, à la taille fluette, un capitaine de cuirassiers rageur au combat comme le lion, et doux comme un ramier avec les femmes. Mais... Il y a toujours un mais désespérant, tout Paris se gausserait de moi. J'entends d'ici les clabaudages et les rires étouffés de mes amis, si l'on apprenait qu'Emile Dujardin, pour l'amour d'une petite femme revêche, postule auprès du ministre des galons de... Oh !... qui m'eût dit, il y a quelques heures, que le cœur de M^{lle} de Bernoulles était semblable à la porte d'une caserne, où l'on entre raide, insolent, la consigne à la bouche, en faisant cliqueter son sabre et sonner ses éperons !

« Mademoiselle Mathilde, je vous remets entre les mains de cet excellent M. Emile Dujardin.

— Je vous remercie, Monsieur de Janceney. Tiens ! je ne pensais pas que le spirituel démon de la malice trouverait à se loger dans la bonne figure réjouie de ce grand capitaine.

— Avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit tout à l'heure, Monsieur Emile ?

(1) Voir le Monde Lyonnais des 27 août et 3 et 10 septembre 1881.

— Certainement, j'ai... réfléchi, Mademoiselle, mais... c'est un rêve irréalisable, un nuage rose qui ne fait qu'effleurer la terre, en caressant la cime des grands arbres, un idéal assis là-haut, tranquille, dans les sphères.

— Si vous voulez mériter mon estime, si dans le tourbillon de vos espérances, il en est une à laquelle vous attachez des ailes vigoureuses, pour voler plus haut que les autres, et vers de plus lointains horizons, si, enfin, vous croyez qu'un jour mon âme peut devenir sœur de la vôtre, soyez capitaine de cuirassiers, et, alors, nous verrons.

— Nous verrons ! Quel mot enchanteur et plein de douces promesses ! Ah ! si l'on pouvait être capitaine de cuirassiers, comme ça... tout d'un coup. Si l'on se réveillait un beau matin capitaine de cuirassiers, comme on se réveille avec son bonnet de coton sur les yeux... je voudrais bien moi. Mais j'ai vingt-et-un ans, Mademoiselle ; et puis mon éducation, mes goûts, mes aptitudes, rien dans ma vie jusques-là ne semble m'habilitier à surveiller un pansage ou commander l'école d'escadron. D'ailleurs, M^{lle} Mathilde, je suis sous-lieutenant de réserve aux dragons, il ne faut pas l'oublier, ça. Assurément la réserve... mais c'est encore un préjugé. Au fond de notre armoire de chêne sculpté, il y aura un casque, un casque de réserve, c'est vrai, mais un grand casque, poli et fulgurant, un sabre, avec une garde en filigrane d'or et une coquille ciselée, et puis un panache, le panache ! Vous savez comme vous êtes sensible au panache ! »

(La fin au prochain numéro).

MARIUS JOULIE.



LE MONDE LYONNAIS AUX PREMIÈRES

THÉÂTRE-DÉJAZET. — *Nos fils*, comédie en 3 actes, par M. Édouard Cadol
COMÉDIE-PARISIENNE. — *Léa*, drame en 5 actes, par M. Jean Malus.

Paris, 14 septembre 1881.

RAUVRE Théâtre-Déjazet ! depuis la mort de son illustre marraine, les aventures ne lui ont pas été épargnées, et il a fait à travers tous les genres connus et inconnus de l'art dramatique une longue et lamentable odyssée. Les directions les plus fantaisistes s'y sont succédées et n'ont jamais pu faire prendre au public le chemin du boulevard du Temple. M. Ballande, le fondateur des *matinées dramatiques*, y avait même installé un troisième Théâtre-Français dont le besoin ne se faisait généralement pas sentir, les deux premiers tenant assez proprement l'emploi. On y a conservé aussi le souvenir de cet *impresario*, qui voulait que toutes les pièces jouées chez lui eussent seize rôles, sa troupe se composant de ce nombre d'acteurs. « Veut-on, disait-il, que je les paie pour rien faire ? » Enfin aujourd'hui il passe à M. Henri Luguet.

M. Henri Luguet n'en est plus à faire ses preuves, il a dirigé

avec succès le Théâtre-Michel à Saint-Petersbourg et le Théâtre-Français à Bordeaux. Son expérience et son goût artistique me font espérer que l'entreprise qu'il essaie aujourd'hui à Paris sera heureuse.

Le nouveau directeur s'est présenté d'ailleurs de façon à se concilier toutes les sympathies. Il aurait pu choisir quelque pièce dont la réputation fût solidement établie et qui n'eût pas été jouée depuis un certain temps pour nous la rendre. Lui qui n'est pas encore sorti des premiers tâtonnements, il avait le droit de nous demander un peu de crédit et de débiter par une reprise, puisque les théâtres en possession d'une longue vogue ne savent pas nous donner autre chose. Il a eu l'idée hardie de monter tout de suite une pièce nouvelle, et je lui en fais mon sincère compliment.

Cette pièce nouvelle, *rara avis* par le temps qui court, est intitulée *Nos fils* et a pour auteur M. Édouard Cadol.

M. Cadol a fait concevoir de grandes espérances qui n'ont pas été par malheur réalisées. C'est en 1868 que son nom fut répandu dans le gros du public par les *Inutiles* qu'on joua plus de deux cents fois au Théâtre-Cluny. La pièce méritait ce succès par la finesse de l'observation, le charme ou le comique de certains caractères. Ensuite il était de mode alors de trouver délicieux tout ce qui se jouait à Cluny. La mode a changé. Depuis ce temps, M. Cadol n'a pas retrouvé l'heureuse inspiration des *Inutiles*. Sa dernière pièce a été, si je ne me trompe, la *Grand'maman* au Théâtre-Français. Elle a été accueillie avec froideur, ce qui m'a paru sévère. Il y avait de jolies scènes. Une éminente comédienne, M^{me} Arnoult-Plessy, y fit sa dernière création.

On m'assure dans un entr'acte que *Nos fils* étaient primitivement destinés à la Comédie-Française. S'il en est ainsi, les sociétaires de la rue Richelieu n'auront aucun regret ; M. Cadol nous doit mieux que cela.

Ce qu'il y a d'abord de défectueux dans *Nos fils*, c'est l'exposition. Elle ne dure pas moins de deux actes, sur quatre, et ne brille pas par la clarté. Il faut prêter une attention soutenue à des explications où les personnages eux-mêmes ne semblent pas très bien se reconnaître, et ensuite faire un effort de mémoire pour avoir toujours présents à l'esprit les innombrables points laborieusement établis par l'auteur. Il est vrai de dire qu'à la fin on est dédommagé par une scène qui ne manque pas d'audace. Mais que de peine pour y arriver, grand Dieu !

Le comte de Valzey, veuf d'une demoiselle d'Armiac, a un fils d'environ vingt-cinq ans, modèle de toutes les vertus. Cependant le comte non seulement ne lui témoigne aucune affection, mais même il s'arrange pour ne jamais le voir. La plupart du temps il voyage, et quand il se trouve à Paris son fils est consigné à sa porte. En outre le bruit court qu'il dénature sa fortune pour en frustrer Robert. Vous pensez bien que le digne gentilhomme a une raison sérieuse en agissant ainsi. Le jour même de l'enterrement de M^{me} de Valzey, il a trouvé dans la chambre de la défunte des lettres à elles adressées où se lisaient des expressions fort tendres. Ces lettres remontaient environ à la naissance de Robert. M. de Valzey en conclut naturellement que sa femme l'a trompé, et que Robert n'est pas son fils. Voulant toutefois éviter le scandale, il traite le jeune homme avec froideur et l'éloigne de ses yeux.

Un beau jour le comte qui avait en vain cherché à connaître l'auteur des lettres écrites à sa femme apprend, on ne sait comment, que c'est un certain André Nicole, capitaine d'artillerie, grand explorateur du continent africain, émule de Livingstone.

Il le provoque et la rencontre est fixée au lendemain.

Là-dessus, un ami du comte lui fait observer que, s'il est tué, Robert voudra le venger et se trouvera ainsi croiser le fer avec son véritable père. Cette idée fait frémir M. de Valzey qui se décide à tout dire à Robert. C'est là cette situation dont je parlais tout à l'heure. La scène n'est peut-être pas très bien traitée, mais il faut reconnaître que cela n'était pas commode et qu'elle a été supérieurement jouée.

M. de Valzey, en homme délicat, emploie tous les détours possibles pour apprendre à Robert le secret de sa conduite à son égard. Le jeune de Valzey est quelques moments sans voir où son père veut en venir.

A la fin la lumière se fait et il s'écrie : « Vous en avez menti, monsieur ! ma mère était une honnête femme. »

Nous n'en doutions pas dans la salle, ni vous non plus, je suppose. En effet, à l'acte suivant, quatrième et dernier, on nous dévoile le mystère des relations qui existaient entre André Nicole et feu la comtesse de Valzey. André est le frère naturel de la comtesse qui n'avait jamais osé révéler cette parenté de la main gauche à son mari à cause, de la haine (celle des Montaigus et des Capulets n'était rien en comparaison) qui existait depuis 1830 entre M. de Valzey, rallié au gouvernement de juillet, et la famille d'Armiac, fidèle à la branche aînée. Cette explication est donnée à Robert par André Nicole dans une scène que je n'ai pu, je l'avoue, écouter sans impatience. Pour laisser le plus longtemps possible le jeune Valzey torturé par ce soupçon qu'il n'a pu s'empêcher de concevoir, malgré le démenti donné à son père, M. Cadol fait tenir à André les propos les plus inutiles et les plus singuliers, j'allais dire les plus inconvenants, quand sa seule parole devrait être : « Je suis le frère de votre mère. »

Je vous ai fait grâce de nombreuses discussions sur les affaires des familles Valzey et d'Armiac, sur les dispositions testamentaires des uns et sur la vente de biens projetée par les autres, sachez-m'en gré, je vous prie.

Malgré les imperfections de *Nos fils*, je loue encore M. Henri Luguët d'avoir monté cette pièce, et je lui souhaite d'être plus heureux pour la prochaine qu'il nous donnera. Il remplit lui-même le rôle du comte de Valzey et il s'y montre comédien élégant et habile. Il a rendu avec un tact exquis sa scène si délicate avec Robert. Son fils, Maurice Luguët, joue Robert de Valzey, il a de la chaleur et de l'émotion. Je veux citer aussi Noblet, qui a été un instant, je crois, au Palais-Royal où il attendait vainement un rôle. Il remplit dans la pièce de M. Cadol le personnage d'un jeune gommeux, moins bête que ses confrères, et ayant au besoin du cœur et de l'esprit. Il en a fait un type des plus plaisants sans tomber dans la charge. J'estime que ce jeune artiste a de l'avenir. M^{me} Aline Guyon dit juste et est gracieuse à voir, M^{me} Dayne-Grassot est une amusante duègne.

La Comédie-Parissienne est un nouveau théâtre qui s'élève au lieu et place des anciens Menus-Plaisirs où Thérèse a chanté, où M^{lle} Rousseil a joué le drame et où s'est révélé à un public idolâtre le duo épique des gendarmes de Geneviève de Brabant. La nouvelle salle est des plus coquettes et ne fait nullement regretter son aînée.

Vous n'êtes point sans avoir entendu souvent les plaisanteries traditionnelles sur les auteurs inconnus qui ne peuvent se faire jouer. Aussi ne vous les referai-je pas. M. Jean Malus, après avoir essuyé un certain nombre de refus, s'est fait bravement son propre *impresario*. Il a joué la Comédie-Parissienne, en ce moment disponible, il a recruté une troupe et il a monté son drame de

Léa. C'est là un système excellent. Le malheur est qu'il faut, pour l'appliquer, des ressources pécuniaires qui ne sont pas celles de tout le monde.

M. Jean Malus doit se réjouir de son heureuse initiative. Il a obtenu un succès franc et mérité. Ce n'est point à dire que la pièce soit un chef-d'œuvre, oh ! non. Mais à travers l'inexpérience d'un débutant, on y sent ce je ne sais quoi qui révèle un tempérament dramatique. On peut dire que M. Jean Malus possède ce qui ne s'apprend pas. Il possédera bientôt ce qui s'apprend.

Léa est une drôlesse qui, après avoir consciencieusement ruiné Georges Derbelin, lui rit au nez quand ce bon jeune homme vient lui proposer de vivre désormais bien gentiment avec lui des vingt mille francs de rente que sa mère consent à lui servir. Georges, fou de douleur, se tire un coup de pistolet et Léa épouvantée s'enfuit.

Mais, comme dit Musset :

Nous savons nous tuer, personne n'en mourra.

Georges, en effet, après être resté trois mois entre la vie et la mort, est sauvé. Pendant ce temps, un de ses oncles, comme il ne s'en trouve qu'au théâtre, hélas ! meurt et lui laisse trois millions. Cette circonstance lui rend le cœur de Léa. Elle vient voir Georges encore convalescent et installé chez sa mère. Les deux femmes se rencontrent naturellement, et la bonne M^{me} Derbelin en profite pour placer à Léa une tirade sur les courtisanes que vous avez vue un peu partout, mais qui là m'a paru venir assez mal à propos. M^{me} Derbelin ordonne qu'on aille chercher son fils, elle veut qu'il choisisse entre sa maîtresse et sa mère. Il était, ce me semble, de sa dignité, de ne pas dire autre chose.

Georges arrive et en voyant Léa, au lieu de la mettre à la porte, il fond en larmes. Sa mère lui dit qu'il n'est qu'un lâche, et demande qui la délivrera de cette femme.

« Ce sera moi, madame », s'écrie Charles Brémont.

Charles Brémont est un homme accompli et M. Jean Malus n'a pas résisté au plaisir de nous le présenter comme auteur dramatique. Ami de Georges il lui donne les plus sages conseils et cherche à le séparer de Léa qu'il n'a jamais vue, ce qui paraît un peu invraisemblable. Il la rencontre pour la première fois chez M^{me} Derbelin, quand Léa ose s'y présenter, et il reconnaît dans la drôlesse une femme qu'il a eu le malheur d'épouser depuis, qui l'a indignement trahi et qu'il croyait morte. Il veut user de ses droits de mari pour obtenir de Léa qu'elle quitte la France et qu'elle renonce à Georges. Mais la courtisane ne se laisse pas intimider. Elle a entre les mains des lettres que Brémont lui a écrites au moment de leur mariage et respirant la plus folle passion. Ces lettres, elle n'a qu'à les laisser voir à Georges pour exciter sa jalousie et le faire provoquer son ami. Le plan de Léa réussit, les deux hommes se rencontrent chez elle où Georges annonce à Brémont la visite de ses témoins.

Un de ces témoins est le prince Bascow, un individu qui cache sous les dehors de l'homme élégant et mondain un de ces êtres qui n'ont pas de nom dans le monde des honnêtes gens. Il vit de Léa qu'il aime d'ailleurs à sa manière. Ce Bascow, laissé seul un instant dans le cabinet de Brémont, en profite pour lire et dérober une lettre où Blanche Derbelin, la sœur de Georges, annonçait sa visite au maître du logis. La pauvre enfant aime Charles Brémont, celui-ci la paie de retour, et se désole en songeant que tout le monde le croit libre et qu'il ne l'est pas.

Blanche arrive et supplie celui qu'elle aime de ne pas se battre avec son frère. Brémont le lui promet ; cependant il apprend la disparition de la lettre de Blanche, il devine qui a fait le coup. Il s'agit maintenant de la faire rendre pour que l'honneur et la réputation de la jeune fille ne soient pas compromis.

Le dernier acte ne comporte guère qu'une scène, Brémont, Bascow et Léa se trouvent en présence. Brémont somme une dernière fois les deux misérables de disparaître, Bascow lui dit que ce n'est pas à lui de menacer mais bien de subir ses conditions. Il a entre les mains de quoi perdre M^{lle} Blanche Derbelin qu'il sait aimée de Brémont. Celui-ci dit à Bascow qu'il connaît toute son histoire, qu'il a volé ici, triché au jeu là, et que la police prévenue cerne la maison. Le faux prince se précipite le poignard à la main sur Charles Brémont, mais il est désarmé après une courte lutte et contraint de rendre la lettre de Blanche le poignard sur la gorge.

Sur ce, Brémont s'éloigne laissant Léa et Bascow devenir ce qu'ils pourront.

Le hideux amant de Léa lui demande alors ce qu'elle compte faire. La courtisane qui se sent vaincue lui répond qu'elle ne peut rien pour le sauver et veut s'éloigner. Bascow emporté par la rage et la jalousie s'écrie : « Tu ne seras plus à personne ! » et il lui plante son poignard dans le dos. Cet excellent Brémont pourra épouser Blanche Derbelin.

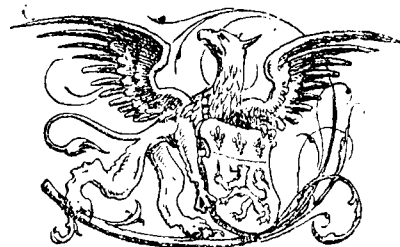
Telle est cette pièce où comme vous le voyez les incidents ne manquent pas, et encore je ne vous donne qu'un aperçu fort rapide. Les qualités maîtresses de M. Jean Malus sont le mouvement et l'art de donner de la vie, du relief à ses personnages. Cela, je le répète, ne s'apprend pas. M. Jean Malus est en outre un audacieux, ce qui n'est pas pour me déplaire. Vous avez vu, les types les plus équivoques, les situations les plus scabreuses ne l'effraient pas. Il sait traiter les unes et peindre les autres en homme de goût. L'auteur de *Léa* mérite d'être sérieusement encouragé. J'imagine qu'il n'aura pas besoin de monter lui-même sa prochaine pièce, et que plus d'un directeur viendra la lui demander.

M. Jean Malus a d'ailleurs eu la main heureuse dans le choix de ses interprètes. Il faut nommer en première ligne Esquier qui joue Charles Brémont. Cet acteur avait été remarqué à l'Odéon. Il a de la tenue, il dit juste, il porte avec aisance le costume moderne, ce qui n'est pas aussi commun qu'on pourrait le croire. Il a eu plusieurs mouvements remarquables. Son succès a été très vif. Il a eu des accents pleins de vérité et de tendresse dans sa scène avec cette jeune fille qu'il aime et qu'il ne peut épouser. Villeray était chargé du rôle du prince Bascow. Il s'en est tiré à son honneur. Il a sauvé de son mieux l'horreur du personnage en faisant ressortir un amour grossier mais sincère pour Léa. Villeray a appartenu longtemps au Gymnase. Henri Richard dit avec esprit le rôle du jeune frère de Georges Derbelin.

Léa, c'est M^{me} Marie Colombier qui vient d'accompagner Sarah Bernhart en Amérique. M^{me} Colombier a l'habitude des planches, j'en fais point là un jeu de mots usé, mais sa beauté plantureuse que le Nouveau-Monde nous a renvoyée plus exubérante que jamais, lui nuit sous le rapport de la vigueur et de la passion. M^{lle} Cassothy, une ancienne pensionnaire de M. Balande, est gracieuse sous les traits de Blanche. M^{lle} Bade enfin, une transfuge de l'Athénée, a eu un vrai succès au premier acte avec une chanson où le tendre et le grotesque se marient d'une façon piquante. M^{lle} Bade a l'oreille du public. Son jeu est franc, gai, naturel. Je souhaite qu'un directeur tire parti de ses réelles qualités.

Je sors à plus de deux heures du matin de la première de la *Biche au Bois*, les yeux éblouis de clinquant, de paillettes, de lumière électrique, de maillots rembourrés, et de corsages..... absents, mais la cervelle parfaitement vide. Tous les animaux du Jardin des Plantes ont défilé devant nous, sans que je parvienne à comprendre ce qu'ils ont de commun avec l'art dramatique. Je vous en reparlerai samedi prochain si la réouverture de l'Odéon me laisse de la place. Oh ! ces féeries !...

CARLOS.



LES TROIS COUSTOU

— Suite (1) —

Un jour Coustou se réveilla fou, je veux dire amoureux de madame de Pompadour, ce qui était plus grave. « Ne touchez pas à la reine ! » dit le proverbe ; or madame de Pompadour était la reine et la maîtresse. Ce jour-là, la marquise vint à l'atelier avec l'abbé de Bernis, un parfileur de madrigaux qui disait la messe quand il n'avait rien à dire. « Monsieur Coustou, je vous amène un indiscret qui veut me voir poser ; mais rassurez-vous, nous le mettrons à la porte quand nous en serons là. — Un peu plus tôt, un peu plus tard, je vous verrai, marquise, dans le galant déshabillé de la mangeuse de pomme qui nous a fermé le paradis : car, montrer son bras nu dans la nature ou dans le marbre de M. Coustou, c'est tout un. Que dis-je ? vous êtes pétrie du plus pure carrare ; or ne savez-vous pas que M. Coustou pétrit la chair ou plutôt transforme le marbre en chair ? — Hélas ! dit le sculpteur en regardant madame de Pompadour avec une expression de regret, je ne suis pas Pygmalion : car, si je brûle du feu sacré, Galathée ne s'anime jamais. »

Madame de Pompadour comprit et dit à Coustou : « Qu'est-ce que vous feriez de la statue si elle s'animait ? Prenez les femmes, et laissez là les déesses. »

Coustou se mordit les lèvres, comme s'il les voulait punir d'avoir trop parlé. La marquise dénoua les rubans et les dentelles de sa chevelure et demanda au sculpteur si elle était bien coiffée. « Non, madame la marquise, vous n'êtes pas assez décoiffée pour être bien coiffée. Rappelez-vous les statues antiques. D'ailleurs vous allez poser pour Diane, et la chasseresse avait couru dans les halliers. —

(1) Voir le *Monde Lyonnais* des 27 août et 3 et 10 septembre 1881.

Je n'aime pas tant que cela les cheveux en broussailles, n'est-ce pas, l'abbé ? »

Pendant que l'abbé de Bernis cherchait un mot, Coustou ne perdait pas son temps ; il s'était emparé, d'une main amoureuse, de la chevelure de la marquise. Il y promenait ses doigts comme dans les flammes vives ; il brisait les touffes trop lisses, il les agitait, il les soulevait pour y chercher des ondulations naturelles. Quoique sa main fût légère, madame de Pompadour ne put s'empêcher de s'apercevoir qu'il y avait dans l'action du sculpteur plus de caresses que de travail, plus d'amour que d'art. « Prenez garde, monsieur Coustou ; ce n'est pas moi qui ai besoin d'être modelée. — Vous avez raison, madame, dit Coustou d'un air respectueux ; quand Dieu vous a faite, il a dit son dernier mot. — Un grand sculpteur, celui-là ! dit l'abbé de Bernis. — C'est vrai, dit Coustou ; mais pourtant il aurait dû ne pas se reposer le septième jour, car il fallait bien un jour de plus pour parachever son œuvre. — Il fallait bien, interrompit madame de Pompadour qui avait infiniment d'esprit, laisser aux hommes, aux poètes, aux sculpteurs, quelque chose à faire. N'avez-vous pas en vous le fini et l'infini ?... Qu'est-ce que vous faites là, monsieur l'abbé ? »

La marquise avait dégrafé son corsage pour mettre son épaule dehors. L'abbé de Bernis regardait avec beaucoup d'impertinence. « Marquise, je regarde le fini et l'infini. — Il est temps de vous en aller, car vous diriez des sottises. — Il faut bien passer cela à ceux qui n'en font pas. Après tout, vous ne posez que pour l'épaule : puisque aussi bien j'ai vu l'épaule, laissez-moi ici pendant la séance. — A une condition, c'est que vous lirez votre bréviaire. — Bien volontiers, marquise. »

Et l'abbé pris dans sa poche les Contes de la Fontaine.

Coustou n'était pas content. Il entama une longue diatribe contre les gens en place qui n'étaient pas à leur place. L'abbé de Bernis riait dans son bréviaire ; madame de Pompadour suivait d'un œil curieux l'ébauchoir du sculpteur, qui, en moins d'une demi-heure, trouva sa *Diane* dans la terre glaise. « Elle a de belles jambes, dit tout à coup l'abbé de Bernis ; est-ce que *Diane* avait un si beau pied ? — Cela ne vous regarde pas, dit madame de Pompadour. — Une autre fois, dit le sculpteur, nous poserons pour le pied. — Je suis bien sûr, reprit l'abbé de Bernis, que la marquise posera pour tout, excepté pour le pied. — Pourquoi cette injure faite à mon pied, s'il vous plaît ? Vous ne l'avez pas vu, j'imagine ? Je chausserais la pantoufle de Cendrillon. — Oui ? mais la question n'est pas d'avoir le pied petit, c'est de l'avoir façonné par la main de Praxitèle ou de Cléomène. — Vous figurez-vous que mon pied a été façonné par la main d'un pâtre ? Monsieur Coustou, je veux poser

aujourd'hui même pour le pied. Il ne sera pas dit que je n'ai pas le pied antique. »

Et madame de Pompadour laissa tomber sa mule. « Mon cher abbé, regardez de l'autre côté ; si vous vous avisez de tourner les yeux, je vous change en cerf, et vous irez bramer vos vers ou vos oraisons dans la forêt de Marly. »

Disant ceci, madame de Pompadour dénoua sa jarrettière et fit tomber son bas.

Coustou ne regardait pas de l'autre côté.

Au moment de découvrir son pied, il prit à madame de Pompadour une de ces charmantes pudeurs familières aux courtisanes elles-mêmes ; elle rougit et retint sa main. C'était un joli spectacle. Coustou rougit aussi. Chose singulière ! elle eût dévoilé son sein sans y prendre garde ; il semblait que son pied fût sa dernière virginité. C'est que M. Le Normand d'Étioles son mari, et Louis XV, son amant, n'avaient jamais regardé son pied, les aveugles !

Enfin le bas roula sur la pantoufle. « Oh ! le beau pied ! s'écria l'abbé de Bernis. — Monsieur l'abbé, dit Coustou avec enthousiasme, puisque vous connaissez les choses sacrées, dites que c'est un pied divin. »

Madame de Pompadour, toute rougissante encore, jeta sur son pied la queue de sa robe.

Coustou, qui s'était mis à pétrir le pied de sa *Diane*, détournait la queue de la robe avec une familiarité respectueuse. « C'est un pied digne de l'atelier de mon oncle Nicolas, dit le sculpteur. Quelle élégance ! quelle fierté ! quelle expression ! — On dirait qu'il va parler, » ajouta l'abbé de Bernis.

C'était en effet un pied antique, blanc comme la neige, dans le reflet empourpré du couchant, d'un dessin idéal et d'un contour caressant. Il n'y a que le pied de la Guimard, sculpté par Houdon, qui puisse y faire rêver ceux qui, dans la beauté de la femme, ne se contentent pas de la tête seulement, ceux qui ne veulent pas perdre une strophe de ce poème du Beau, dont le sculpteur est le poète.

Madame de Pompadour remit son bas, renoua sa jarrettière et rattacha son corsage avec son agrafe-camée, qui représentait Louis XV gravé par Guay et par madame de Pompadour elle-même. « Demain, monsieur Coustou, je ne vous donnerai qu'une heure, car je vais dîner à Bellevue avec le roi. — Mais après-demain ? — Après-demain, je serai à Bellevue ; c'est mon palais de Versailles, à moi. Vous finirez votre *Diane* d'après les nymphes de votre imagination si bien peuplée. »

Le lendemain, Coustou voulut faire un pas en avant. La marquise était venue avec une suivante qui resta à se promener devant la façade de l'Orangerie. « Ne perdons pas un instant, » dit-elle en jetant sur un banc sa coiffe et sa mantille du matin.

Coustou était déjà à l'œuvre. Il parla à perte de vue du

rôle des femmes dans la vie des hommes. Il soutint que les femmes avaient tout fait. « Même le bien ? dit la marquise. — Même le mal, » dit le sculpteur.

Selon lui, elles avaient toujours gouverné sous le nom des rois ; elles avaient inspiré l'héroïsme et la grandeur. « N'est-ce pas vous, madame la marquise, qui avez gagné la bataille de Fontenoy ? — Peut-être, dit madame de Pompadour ; l'Amour est l'âme de ce monde ; ses flèches sont quelquefois des épées. — Ses flèches sont quelquefois des glaives d'archange, poursuit Coustou. Quand Dieu eut créé l'homme, il s'aperçut qu'il venait de mettre au monde un animal qui allait vivre en se croisant les bras. Dieu mit la femme sur le chemin de l'homme et lui dit : « Marche. » Nous relevons tous de l'Eve chrétienne ou de l'Eve païenne. Hercule est vaincu par Omphale ; Béatrice élève Dante jusqu'au sentier du paradis ; Eurydice entraîne Orphée dans les Champs-Élysées ; Raphaëla trouvé son génie en trouvant son amour. »

(La suite au prochain numéro.)

ARSÈNE HOUSSAYE



FORMA

— A François Collet —

La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.

(BOILEAU.)

*Non ! ton culte n'est pas fatal,
Déesse, au don de Poésie ;
Mais, dans tes coupes de cristal,
Tu veux du sang pour ambroisie.*

*Comme au harem oriental,
Où l'esclave belle est choisie,
La rime, sur le piédestal,
Brille au gré de la Fantaisie.*

*Fi du drame que flaire un bouc
Au bleuâtre encens du chibouch.
Notre âme autrement s'est bercée ;*

*Et nous l'aimons d'un amour tel
Que souvent, forme, à ton autel
Nous sacrifions la pensée !*

LOUIS FIÈRE,



LA STATUE DE LA RÉPUBLIQUE

LYON veut élever un monument à la gloire de la République.

Depuis que le Conseil municipal a pris cette résolution et voté les fonds nécessaires pour en assurer l'exécution, un premier concours a été ouvert, et le jury d'examen, hésitant entre toutes les médiocrités qu'il avait produites, avait ajourné à une nouvelle épreuve sa décision. Ce sont les maquettes de ce nouveau concours que le public peut visiter depuis quelques jours, de 11 heures à 3 heures, et jusqu'au 19 septembre, dans la salle des réunions industrielles du Palais de la Bourse.

Les projets sont nombreux. Le programme du concours, en fixant pour l'emplacement du monument projeté la place de la République, et en imposant aux concurrents l'obligation de respecter la disposition actuelle des squares de cette place, en déterminait par là même la forme générale. Ce monument doit être élancé, pour être vu de toutes les perspectives de la place ; il doit contenir des effets d'eau, mais dans des proportions restreintes, pour ne pas absorber l'attention par le socle. Cette seconde donnée n'a pas été comprise par l'auteur du projet *La Paix repose sur la Force*. Les vasques gigantesques qui entourent ce monument lui donnent des apparences de château d'eau. Autre défaut de ce projet : la République qui le surmonte a, sous sa robe flottant au vent, des airs d'une désinvolture équivoque.

Ubique recte est bien traité ; l'idée d'élancer la statue de la République sur une colonne est ingénieuse ; mais cette colonne est si élancée qu'elle en est maigre. Le projet manque de l'ampleur et de la gravité nécessaires au sujet. Néanmoins je ne puis manquer d'en reconnaître les qualités sérieuses, et je n'hésiterai pas à le placer au second rang, après le projet intitulé *Trio*, dont l'auteur me semble avoir réalisé toutes les conditions du programme. Ici aussi c'est une colonne qui supporte la statue, mais elle est plus décorative, moins légère, bien qu'elle me paraisse devoir donner à peu près au monument la hauteur, bien suffisante, de la corniche des maisons voisines. Le socle qui la

supporte présente quatre statues : la Loi, l'Instruction, le Commerce et le Suffrage universel, sous lesquelles s'allongent des contreforts qui vont mourir sur le bord de la vasque, sous les pieds de quatre lions ailés. Ces quatre statues, et celle de la République qui surmonte le monument, fièrement appuyée d'une main sur le drapeau tricolore, de l'autre tendant au Monde un rameau d'olivier, sont d'un mouvement hardi et noble.

Je ne parlerai pas des autres projets, malgré les mérites respectifs qu'ils peuvent présenter. Je ne dirai rien surtout des artistes qui ont placé la République en équilibre au sommet d'un bilboquet, ou qui l'ont assise sur un sarcophage dont La Moricière ne serait pas jaloux, mais dont Dubois pourrait peut-être revendiquer la paternité. J'espère que ce sont là des envois inconscients.

Le jury doit rendre son verdict le 20 courant; nous le ferons connaître à nos lecteurs dans notre prochain numéro.

PHIDIAS.



ÉCHOS DE LA SEMAINE

NOTRE collaborateur et ami Ernest d'Orllanges, a entrepris de fonder à Paris un journal littéraire, ouvert aux productions des jeunes poètes et des jeunes écrivains, et stimulant leur ardeur par des concours sérieux fréquemment répétés.

Le titre qu'il se propose de donner à sa publication est à lui seul une déclaration de principes. Il se nomme *Les Poètes de l'Avenir*.

Nous ne croyons mieux faire, pour donner aux lecteurs du *Monde lyonnais* une juste idée de ce que *Les Poètes de l'Avenir* doit être dans la pensée de son fondateur, que de mettre sous leurs yeux le programme même que M. Ernest d'Orllanges a rédigé, et qu'il a bien voulu nous communiquer.

C'est aux jeunes que nous nous adressons, aux jeunes dont les débuts sont difficiles et à qui notre journal servira de tribune.

Pour montrer à nos futurs abonnés combien nous étions désireux de leur procurer sinon la célébrité, au moins la notoriété, nous nous sommes assuré le concours des hommes les plus autorisés en poésie.

La presse tout entière nous applaudit et nous encourage; et ont bien voulu accepter le titre de juges:

MM. Victor Hugo et Leconte de Lisle, Présidents.

MM. Arsène Houssaye, Armand Silvestre, Jean Richepin, Paul Bourget et Maurice Bouchor.

Notre journal, *Les Poètes de l'Avenir*, sera l'organe de l'Institut des Poètes et de nos concours mensuels. Il contiendra 16 grandes pages de texte sur papier de luxe et imprimées en caractères élzévir.

INSTITUT DES POÈTES. — Pour en faire partie, le candidat devra envoyer trois poésies dont deux au moins réunissent la majorité des suffrages des

juges. Les poésies des membres de l'Institut seront insérées dans le corps du journal. La cotisation sera de 5 francs par an.

CONCOURS MENSUELS. — Pour avoir droit à nos concours il suffit d'être abonné. L'abonnement est de dix francs par an. Chaque poésie devra être inédite et ne pas contenir plus de 60 vers.

La biographie du premier sera mise à la première page et il lui sera décerné une médaille d'argent. Des médailles de bronze seront également décernées aux deux suivants. Les meilleures compositions seront publiées.

Le premier concours est ouvert dès à présent et sera clos le 1^{er} octobre 1881.

Le n° qui en rendra compte paraîtra le 20 octobre.

Pour le comité, les secrétaires :

ERNEST D'ORLLANGES. PAUL MARTINET.

Voilà certes un programme alléchant, mais nul doute que nos jeunes confrères ne sachent le remplir. Dès à présent, le *Monde lyonnais* leur souhaite tout le succès que mérite leur généreuse initiative. Le nombre est petit des gens qui consacrent à la cause des lettres leur talent et leur activité. On ne saurait trop les encourager dans leurs entreprises.

Ajoutons, comme renseignement, que tout ce qui concerne *Les Poètes de l'Avenir* doit être adressé à M. Ernest d'Orllanges, 338, rue de Vaugirard, à Paris.

SAINT-POTHIN.



REVUE DRAMATIQUE

THÉÂTRE-BELLECOUR. — *La Reine Margot*, drame en 5 actes et 12 tableaux, par Alexandre Dumas père et A. Maquet.



DEPUIS dimanche dernier, la *Reine Margot* a remplacé le *Monde où l'on s'ennuie* sur l'affiche du Théâtre-Bellecour.

Ce n'est pas pour médire d'Alexandre Dumas, au contraire, mais si nous avions pu avoir quelques représentations de plus de la comédie de M. Edouard Pailleron, nous aurions attendu sans impatience la reprise du vieux drame.

Et à ce propos qu'il nous soit permis de présenter une légère observation.

Pourquoi M. Simon a-t-il fixé à un dimanche la première représentation de sa *Reine Margot*?

Les *premières*, car le soin avec lequel on a remonté ce drame lui a donné pour nous tout l'attrait d'une pièce nouvelle, les *premières*, dis-je, ont, à Lyon comme partout, un public spécial; public plus ou moins bon juge, si l'on veut, venu là souvent moins pour voir que pour être vu, mais public élégant, qui fait une belle salle, et qu'il ne faut pas laisser se désintéresser des quelques fêtes artistiques auxquelles il a l'habitude de se rendre.

Or ce public, à tort ou à raison, ne se dérange guère le dimanche. Il est admis, dans un certain monde, que le dimanche n'est

pas un jour *chic*, et, avant toutes choses, ce monde-là tient à être *chic*, ce qui, il est vrai, le dispense parfois d'être distingué.

Dimanche dernier, il y avait d'ailleurs une autre raison: le festival de Pierre Dupont avait attiré beaucoup de monde à Neuville et le public lyonnais s'en trouvait diminué d'autant.

Ne pouvait-on attendre un jour ou deux? La représentation y aurait gagné en éclat, et de fraîches toilettes qui ne demandaient qu'à se produire auraient eu l'occasion qu'elles attendaient.

Cette remarque faite en passant, je viens à mes moutons.

C'est une heureuse idée de transporter à Lyon de toutes pièces les théâtres mêmes de la capitale, avec leurs artistes, leurs costumes et leurs décors. Déjà, l'année dernière, nous avons eu le théâtre de la Porte-Saint-Martin avec la *Bouquetière des Innocents*, les *Étrangleurs de Paris* et les *Deux Orphelines*. Il nous revient cet hiver avec la *Reine Margot*. Nous ne pouvons qu'applaudir des deux mains à cette combinaison qui nous permet enfin d'entendre de bons acteurs et de bonnes troupes, nous, pauvres habitants de la province la plus déshéritée de France et de Navarre.

Et où en serions-nous, sans le Théâtre-Bellecour et ses excellentes troupes de passage qui nous apportent de temps en temps une bonne bouffée de l'air de Paris? Les Célestins sont en restauration, depuis seize mois, et seront achevés quand il plaira à Dieu, et qu'il n'y aura plus de Saint-Malo à Carpentras un seul comédien passable à engager. Le Grand Théâtre est aussi impénétrable que le sanctuaire du temple de Delphes. Le Gymnase est en train de tomber en petits morceaux. Quant aux Variétés, elles ont fait faillite un nombre incommensurable de fois. D'ailleurs...

Sans le Théâtre-Bellecour, nos spectacles intelligents se borneraient aux exhibitions de la Scala et du Casino, qui, comme l'on sait, sont l'école du goût et des mœurs élégantes.

Une palme donc à M. Simon-Sotér; et reconnaissons que le Théâtre-Bellecour est en ce moment l'unique et le dernier refuge de ce qu'il a jamais pu y avoir à Lyon de délicatesse et de sens artistique.

Ce n'est d'ailleurs pas la faute des Lyonnais qui, il faut le reconnaître, ont fait tout ce qu'ils ont pu pour que le susdit théâtre, six mois après son inauguration, fût vendu à un entrepreneur de cafés-concerts ou à un fabricant de boulons perfectionnés pour en faire une usine.

Allons, Messieurs! Paris est dans vos murs. Une fois dans votre vie, faites donc un peu comme si vous y étiez.

Mmes Patry, Verdier, Moreau, Daubrun, Cassan, MM. Taillade, Laray, Faille, Montal, Fabrégues, sont désormais pour nous de vieilles connaissances. Qu'ils nous permettent de leur souhaiter cordialement la bienvenue dans notre ville.

Ce sont des artistes, je dis des artistes, de véritables artistes, intelligents, consciencieux, amoureux de leur art; travaillant un rôle jusqu'à ce qu'ils l'aient *créé*, le mot n'exprime que la stricte vérité, et le rendant jusqu'à la dernière représentation aussi complètement et aussi scrupuleusement que le premier soir.

Messieurs les comédiens ordinaires de la province, prenez exemple.

Parmi les décors, il en est plusieurs que nous avons reconnus d'autre part. Plusieurs aussi sont neufs et font le meilleur effet.

Les costumes, très nombreux et très variés, sont riches et d'une parfaite exactitude.

La mise en scène est splendide.

En somme, voilà de quoi passer, pendant plusieurs semaines, de bonnes soirées dont nous avons vraiment bien besoin.

On nous annonce pour mercredi, jeudi et vendredi Sarah

Bernhardt. Pouvons-nous espérer que les dames mettront, ce jours-là, leur robe des grandes occasions, et que Messieurs les Messieurs voudront bien se décider à échanger leurs vestons anglais contre quelque chose qui ressemble à un habit noir?

Sans doute il faudra se borner à faire des vœux, sans trop compter qu'ils pourront s'accomplir.

Quousque tandem...

STRAPONTIN.



LETTRES DE MON CHALET

MON CHER DIRECTEUR,

PENDANT qu'à Lyon vous discutiez les mérites comparés des opportunistes et des intransigeants, j'avais choisi la meilleure part:

Nunc veterum libris nunc somno et inertibus horis.

Paresseusement étendu dans un pré, à l'ombre d'un vieux tilleul, les Alpes pour horizon, et la rêverie pour compagne, j'ai lu, à petite gorgées, le dernier livre d'un fin critique, d'un journaliste de race, d'un polémiste de tempérament. M. le comte de Pontmartin est un infatigable. Depuis cinquante ans il joue, à la *Gazette de France*, le rôle d'un Cassandre littéraire, blâmant ce que le public approuve, exaltant ce qu'il dédaigne, rappelant ce qu'il oublie. Depuis Balzac jusqu'à Zola, en passant par Flaubert, on ne compte plus le nombre des *érecintés*, auxquels M. de Pontmartin a décoché ce *telum imbellé* dont parle le poète. Ils ne s'en portent pas plus mal. Debout sur les ruines de la littérature française, comme Marius à Carthage, M. de Pontmartin ne se laisse pas ébranler par les difficultés de sa situation. Et s'il n'a pas l'honneur du succès, il a au moins le mérite du courage persévérant, et d'une certaine crânerie d'attitude, dont les adorateurs du soleil levant ne pourraient se flatter. Chaque article est pour lui une défaite; mais de ces défaites il fait collection, et de temps en temps, il les choisit pour en composer un volume, où revivent ses rancunes et ses jugements.

Voici venir aujourd'hui une première série de *Vieux Souvenirs*. D'autres suivront: tous se liront avec intérêt. La critique transcendante n'est pas le fait de notre génération.

Les journalistes le savent bien. M. Sarcey, un maître dans le nouvel art, emploie tout son esprit à nous dire, dans un style d'une simplicité affectée, en quel endroit de la pièce il a ri ou bâillé. Un seul homme, M. Zola, fait encore à sa manière de la synthèse littéraire, mais le courant général emporte les meilleurs. La critique anecdotique, légère, spirituelle parfois, et toujours insignifiante, est à l'ordre du jour. Dans ce genre, M. de Pontmartin est parfait. Les synonymes s'entassent, les épithètes s'accumulent, les calembours au besoin miroitent. Le tout, mélangé de réflexions politico-philosophiques, est servi chaud. C'est un ragoût de souvenirs, de regrets, d'espérances boiteuses, de trait délicats. Quand on a lu, on se demande, sans pouvoir répondre, quel est le jugement du critique. C'est une sauce piquante, sans poisson.

Ainsi M. de Pontmartin est un *bien pensant*. Romantique modéré, il aime le *xvii^e* siècle. Il exècre Baudelaire et Béranger. Zola est pour lui l'antechrist. Il a cinquante ans de journalisme, une mémoire merveilleusement meublée, un sens littéraire exercé. Son style est vif, quoiqu'on y regrette trop de paillettes en clinquant. Il écrit dans un journal austère et s'adresse à des lecteurs sérieux. D'où vient que ses articles ne le sont pas ? C'est qu'ils ont un mérite : un mérite qui les tue. Ouvrez au hasard ce nouveau volume, feuillotez la première venue de ces études, cherchez-en l'idée originale, le but, le résumé : vous trouverez toujours un pamphlet politique.

Le souffle qui anime l'écrivain part d'une conviction ardente, sincère, partant respectable, mais absolument déplacée. Cette foi inébranlable dans l'efficacité absolue d'un régime politique, met un voile sur les yeux du critique. Il semble qu'il y ait une esthétique légitimiste, hors de laquelle le salut ne peut exister, et que la valeur de l'œuvre se mesure à la fidélité royaliste de l'auteur.

Quoiqu'il en dise, M. de Pontmartin a trop subi l'influence des tendances générales. Le journalisme contemporain a si bien mêlé la littérature à la politique que ceci a tué cela. La faute que je reproche à M. de Pontmartin, bien d'autres s'en sont rendu coupables. Le culte des arts exclusif, soucieux seulement de la réalisation et de l'appréhension du beau, est désormais une mythologie. La république des lettres a été étranglée, comme tant d'autres, par la dictature de la politique. Et comme la littérature tient presque tout entière dans le journalisme, comme le journal a tué le livre, notre siècle n'aura pas même la consolation orgueilleuse, un instant rêvée et justifiée, de s'appeler le siècle de la critique, mais bien le siècle de la camaraderie, de la passion et du mauvais goût.

Plaise à Dieu, qu'imitant en ce point M. de Pontmartin, je joue pour aujourd'hui, le rôle d'un faux prophète. Plaise

à Dieu que la décadence artistique de notre nation soit arrêtée par une force supérieure et bénie d'avance. Mais quand on voit la contagion envahir les meilleurs esprits et les plus honnêtes gens, n'est-on pas excusable, si, joignant par la pensée cette cause d'affaiblissement à tant d'autres, on désespère à jamais de notre avenir littéraire ?

ALPHONSE D'ASQ.



BIBLIOGRAPHIE DU MONDE LYONNAIS

Les nouvelles bases de la Morale, d'après M. HERBERT SPENCER. Exposition et réfutation par M. l'abbé ELIE BLANC, chanoine honoraire de Valence, professeur de philosophie scolastique aux Facultés catholiques de Lyon. — 1 vol. in-12, 127 p. Lyon, 1881. Vitte et Perrussel.

M. Franck, professeur au collège de France, en déposant sur le bureau de l'Académie des sciences morales et politiques le travail de M. le chanoine Elie Blanc, en a fait un éloge que la faveur du public a pleinement confirmé. Cette étude, remarquable à la fois par la hauteur des vues et la logique rigoureuse de la discussion, s'impose, même après les travaux de M. Beausire sur la morale scientifique et laïque, à l'examen de tous ceux qu'intéressent encore les grands problèmes de la philosophie et de la morale.

Le général James A. Garfield, vingtième président des États-Unis. Esquisse biographique par FRANK. — H. MASON, traduite de l'anglais par M. BENJAMIN FRANKLIN PEIXOTTO, consul des États-Unis à Lyon. — 1 vol. in-12, 193 p. Paris, 1881. Dentu, éditeur.

L'effroyable attentat dont le Président de l'Union vient d'être victime, donne à la notice de M. Mason une puissante actualité. Nous ne pouvons donc que féliciter l'honorable M. Peixotto, consul des États-Unis dans notre ville, d'avoir choisi cette triste occasion pour faire passer devant nos yeux l'image si originale du général Garfield. Dans une courte préface, le traducteur, s'expliquant sur le travail qu'il a entrepris, dit qu'il croit rendre service à la jeunesse française. C'est un noble exemple, en effet, qu'il nous propose ; il n'est rien de beau comme ces combats obscurs de la volonté qui élèvent un homme, de l'état le plus humble, au poste le plus éminent d'une grande nation. Cette lutte persévérante a rempli toute la vie de Garfield, patriote, soldat et homme d'État. Une telle figure méritait d'être mise en relief, et de l'être comme elle l'a été.

La Frigolade, poème héroï-comique en sept chants, par M. J.-M. VILLEFRANCHE. — 1 vol. in-12. 85 p. Lyon, 1881. Vitte et Perrussel.

Toute chose a ses mauvais côtés, même la loi si sage que nous nous sommes imposée et que nous avons toujours scrupuleusement suivie, de ne jamais effleurer dans notre journal les questions politiques ou religieuses. Elle m'empêche aujourd'hui de dire d'un nouvel ouvrage de notre sympathique et spirituel confrère, M. J.-M. Villefranche, tout le bien que je voudrais. Le fabuliste

s'est fait poète épique : son poème héroï-comique aura le même succès que ses fables. Les mêmes qualités s'y rencontrent : l'esprit mordant, incisif, la facilité de la description, le récit vif, alerte ; et par-dessous l'œuvre, la même foi, convaincue, douce, honnête qui l'inspire. Ces qualités honorent un homme et font vivre une œuvre.

Voyage de Noces, triolets par M. PAUL MARTINET, dits par M. C. BARET. Paris, Léon Vannier, éditeur, 1881.

O beaux couples d'amoureux qui allez entamer par le traditionnel voyage la lune de miel de votre hyménée, mettez une sourdine à votre joie et une digue à vos épanchements. Surtout méfiez-vous des contrôleurs de chemin de fer, si vous ne voulez pas aller passer au poste votre première nuit de noces. Bonne pochade, gaîment et prestement enlevée.

Dauphiné Bon-Cœur, par Mlle LOUISE DREVET. 1 vol. gr. in-12 270 p. Grenoble. Xavier Drevet, éditeur, 1876.

Mlle Louise Drevet poursuit avec un succès constant, dans le *Dauphiné*, la publication de ses *Nouvelles et Légendes dauphinoises*. Entre toutes, *Dauphiné Bon-Cœur* restera peut-être comme la plus attachante. C'est l'histoire, pittoresquement racontée, de deux Grenoblois illustres, Vaucanson et Gentil Bernard. D'un côté, une vie de travail et de vertu, couronnée par la gloire et le bonheur ; de l'autre une vie d'insouciance et de plaisirs, terminée par l'hébétéude et l'oubli. L'antithèse de ces deux destinées d'enfants du peuple est une vivante morale, qui ressort doucement et sans phrases de chaque page de ce récit.

L'auteur a joint à son livre une pièce curieuse, le mémoire présenté à l'Académie royale des sciences, en l'année 1788, par Jacques Vaucanson sur le *Mécanisme de son flûteur automate*.

E. V.



LES INDISCRETIONS DU BONHOMME POURQUOI

PARLONS encore de la bibliothèque de la ville. Sur un pareil sujet, on ne saurait trop dire. « La bibliothèque de Lyon, a dit quelque part M. Prudhomme, est une bien belle bibliothèque. » Je ne parle pas de ses malheureux bibliothécaires... et pour cause.... Elle possède je ne sais plus combien de milliers de livres, bouquins, manuscrits, incunables, autographes, etc. Demandez les ouvrages les plus anciens, les plus savants, les plus rares, ceux enfin qu'on ne lit jamais, ils y sont tous ! Mais ne vous avisez pas de prétendre y trouver les choses modernes et locales. Vous croyez pouvoir étudier à la bibliothèque de Lyon l'histoire ou la littérature d'après les œuvres récentes du cru ? Ah ! je vous en défie bien ! Vous pensez sans doute qu'on a pris grand soin de collectionner et de réunir toutes les publications bonnes ou mauvaises, politiques ou pédagogiques, pies ou impies qui paraissent à Lyon depuis quelques années ? Ah ! dame, il y aurait pourtant là de bien curieux documents à consulter plus tard. Erreur, rien de tout cela ne figure à la bibliothèque de Lyon. Sous prétexte de politique, on a soigneusement exclu la collection si curieuse de tous les innombrables journaux publiés depuis

1848. Royalistes, bonapartistes, républicains et communards ont tour à tour été bannis ; de telle sorte qu'il ne reste rien de toutes ces véritables images littéraires de la physionomie du jour.... Rien, ni l'*Echo de Fourvières*, ni les *Droits de l'Homme*, pas même le *Monde lyonnais*. Pourquoi ?

(A suivre.)

LE BONHOMME POURQUOI.



PROBLEMES & JEUX D'ESPRIT

MÉTAGRAMME

Problème n° 46.

Je deviendrai — chose bizarre —
Selon le front dont on me pare :
Ou charmant quadrupède, errant sous les grands bois ;
Ou merveilleux oiseau, bel habit, laide voix ;
Ou bien insecte encor, moucheron intrépide,
Qui poursuit le cheval de son dard insipide.
Et même, en me changeant avec dextérité,
On peut faire de moi, lecteurs, une cité.

E. MEUNIER.



SOLUTIONS

Problème n° 44, mots carrés. — Les mots sont :

L I D O
I S I S
D I M E
O S É E

Problème n° 44, mots décroissants. — Les mots sont :

B A B E L
A B E L
B E L
E L
L

SOLUTIONS JUSTES

Problème n° 45. — A. Bruti. — Jeanne S., Paris. — E. B. T., Clermond-Ferrand. — Mme Constance M. — Fernand D. B. L. — J. C. H. 2596. — Le bibliomane Honnyme.

Il n'a pas été envoyé de solutions justes du problème n° 44. Nous en avons été étonnés, car il était fort joli et il n'offrait pas après tout plus de difficultés que les autres.

On est prié d'adresser les solutions à M. le Secrétaire de la rédaction du *Monde lyonnais*, 8, rue Mulet, Lyon. Elles doivent lui parvenir au plus tard le jeudi qui précède l'apparition du numéro pour lequel elles sont envoyées.

Nous publierons dans notre prochain numéro la solution du problème n° 46.



Le Gérant : CHARLES DAMEY

LYON. — IMP. PITRAT AÎNÉ, 4, RUE GENTIL
Caractères elzéviens de la fonderie Mayeur.

MAISONS RECOMMANDÉES

H. GEORG 65, rue de la République, Librairie scientifique et médicale, Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

NETON rue de la République, 33. Librairie, moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER. 3, rue Grenelle. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

H. PÉLAGAUD rue Mercière, 48. Librairie religieuse et classique. Paroissiens, Reliures de luxe.

BRUN rue du Plat, 12. Librairie ancienne. Art héraldique, livres rares et curieux. Achat de bibliothèques.

IMPRIMERIE Collection de caractères elzéviens. Bandeaux, Culs-de-lampe, Lettres ornées des xv^e, xvi^e, xvii^e siècles. Impressions de luxe, Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration, Spécialité de Prospectus illustrés pour Constructeurs, etc. **PIRAT AINE**, rue Gentil, 4.

BOULU 7, rue Saint-Dominique. Papiers anglais de tous formats et enveloppes avec chiffres gravés. Nouveautés. Lettres de part de mariages.

MUSIQUE. REY, rue de la République, 17. — Musique vocale et instrumentale. Partitions. Vente et location de Pianos et Harmoniums, etc., etc.

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES. Exposition de curiosités et d'œuvres d'art. **MARA**, 15, rue de la République.

DUSSERRE place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. **VINCENT**, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

PHOTOGRAPHIE ARMBRUSTER, Portraits-carottes et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises. Maison du Palais-Royal, près le pont Tilsitt, entrée, 2, rue du Plat.

BAINS RUSSES, MAURES, MÉDICINAUX — ÉTABLISSEMENT MODÈLE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicamenteuse avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

BAILLY rue de la République, 10. Bronzes, Pendules, Garniture de cheminées, Montres et Chronomètres.

J.-E. PASSE, opticien, successeur de GAUFFE et DALORT, 12, rue de l'Hôtel-de-Ville, Palais Saint-Pierre.

ARGENTERIE RUOLZ. PASCALON, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Plateaux, etc.

C. VILLARD successeur de la Maison MONTALAN et AUDOUARD. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

MARTIN, 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

AMEUBLEMENT. Meubles de Salon et de Salles à manger, Bibliothèques, Tables, Bureaux, etc. — **M. SICARD**, place Bellecour, 22.

MEUBLES EN BOIS TOURNÉ. THONET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 74. Fabrique à Vienne (Autriche), 10,000 ouvriers. Dépôt en France et à l'Étranger.

FLACHAT, COCHET & C^e quai de la Guillotière, 4. Miroiterie, Sculpture, Décoration et Meubles d'Art.

FAIENCES D'ART. Porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, Cristaux, Verre de Bohême. **DUSSUC**, rue de la République, 39, à Aix-les-Bains.

THÉÂTRE-BELLECOUR

POUR LES REPRÉSENTATIONS DE LA TROUPE DU THÉÂTRE DE LA PORTE ST-MARTIN

Tous les soirs, à 7 heures et demie

LA REINE MARGOT

Drame à grand spectacle, en 5 act. et 12 tab.

par Alexandre DUMAS et A. MAQUET

Marguerite.	M ^{mes} PATRY.
M ^{me} de Nevers.	VERDIER.
M ^{me} de Sauve.	Pauline MOREAU.
La Nourrice.	LAURENCE.
Catherine de Médicis.	DAUBRUN.
Jolyette.	CASSAN.
Gillonne.	G. GAUTHIER.
Mica.	E. VANDALEN.
Un Page.	M ^{lle} L. VANDALEN.
Charles IX.	NM. TAILLADE.
Coconnas.	LARAY.
Réné.	FAILLE.
d'Alençon.	D'HERBILLY.
Maurevel.	GILLO.
Caboche.	H. VANNOY.
Henri de Navarre.	MONTAL.
La Môle.	FABRÈGUES.
De Mouy.	PERRIER.
Lahurière.	DUBREUIL.
M. de Nancey.	MAGNE.
Coligny.	BOUVARD.
Le Gouverneur.	FOURNIER.
Le Géblier.	LUERBUI.
Le Greffier.	CLAUDET.
Le Juge.	TICHT.
Un Huguenot.	DIGNAT.
Grégoire.	SPIRIN.

Pages, Dames d'honneur, Seigneurs, Huguenots, Gardes-chasse, Peuple, Soldats, Quatre aides du Bourreau.

Lire dans le **BEAUMARCHAIS** : La proposition Barodet : Léon Millot. — La statue de Victor Hugo : Alfred Etiévant. — La Politique et les Affaires : L. J. — D'après nature : Al. Ducros. — Une citation de Chamfort. — Procès-verbal : E. Bonnet. — A une feuille dévote : Léojeanne. — La Plume au vent : Bengali. — Compagnies de Chemins de fer : Un vieil Employé. — Nouvelles à la main Nouvelles : Ad. Dupeuty. — La Journée d'un disciple de Saint-Hubert : Crack. — Autour des théâtres : Etoile. — Le Torrent : Désiré Louis. — N'importe qui : Edouard Cadoi. — Jules de Marthold. — Pensées d'un homme grêlé : C. Netter. — Fariboles : J.-B. Laglaize. — Le doigt de Dieu : L. Saint-François. — Revue de la Bourse : William Sterling. — En promenade : Paul Bonnetain. — Bibliographie. — Varia : Bouquin.

Le 49^e Numéro

BEAUMARCHAIS

VIENT DE PARAÎTRE

Administration : 33, rue des Petits-Champs (près la rue Richelieu)

ABONNEMENTS
Paris. Six mois, 6 fr.
Départements. Six mois, 7 fr.

UN NUMÉRO : 15 CENTIMES

DEUXIÈME VOLUME Lettres aux Châteaux

Revue des Livres nouveaux

DIRECTEUR : H. LE SOUDIER

RÉDACTEURS

A. LE CLÈRE (C) GASTON D'HAILLY

Un Numéro tous les 15 jours

ADMINISTRATION ET BUREAUX D'ABONNEMENT
PARIS, 174-176, Boulevard St-Germain, PARIS

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO

Contes, Eugène Mouton. — Mémoires de M. Claude (tome III). — La maîtresse masquée, Xavier de Montepin. — La France et l'Europe, Poinsois de Chansac. — La bonne d'enfants, A. Matthey; par ALEXANDRE LE CLÈRE.

Les tribunaux comiques, Jules Moineaux. — Le veuvage d'Aline, Th. Bentzon. — La femme séparée, Sacher-Masoch. — Œdipe roi (Sophocle), Jules Lacroix. — Un patriote, Armand Dartois et Gérard. — Les élections, Gustave Haller. — L'exposition d'électricité, trad. par GASTON D'HAILLY.

Un An, 12 fr. | Six mois, 6 fr.

Le Numéro franco, 60 cent.

LES

Olympiades

RECUEIL DE POÉSIES

Publié annuellement par l'Académie des Poètes

27^e ANNÉE - 11^e VOLUME

Un beau vol. in-8 de VIII-626 pag.

PRIX : 5 FRANCS

PARIS

G. FISCHBACHER, ÉDITEUR

33, RUE DE SEINE, 33

Et aux bureaux de la Revue de la Poésie

12, RUE GANNERON, 12

LES ANNONCES SONT REÇUES A L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL

Ernest LEROUX, libraire-éditeur, 28, rue Bonaparte, Paris
LYON, CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

TOMES II et III

DES

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

— (4) —

TOME DEUXIÈME

F. MAX-MULLER. Textes sanscrits découverts au Japon. — Y. YMAÏZOUMI. O-Mi-To-King ou Soukhavâti-Vyouha-Soutra, d'après la version chinoise de Koumarajiva, traduit du chinois. — PAUL REGNAUD. La Métrique de Bharata. — LÉON FEER. Analyse du Kandjour, et du Tandjour, recueils des livres sacrés du Tibet, de Csoma de Kôrös, traduite de l'anglais et augmentée de diverses additions et remarques.

Un beau volume in-4° de 580 pages

TOME TROISIÈME

Le Bouddhisme au Tibet, précédé d'un résumé des précédents systèmes bouddhiques dans l'ordre, par ÉMILE DE SCHLAGINTWEIL, L. L. D. traduit de l'anglais par L. DE MILLOUÉ, directeur du Musée Guimet.

Un beau volume in-4° avec 40 planches hors texte

EN PRÉPARATION

TOME IV. — E. LEFEBURE. Le puits de Deir el Bahari; notice sur les dernières découvertes faites en Egypte. — F. CHABAS. Table à libation du Musée Guimet. — A. COLSON. Notice sur un Hercule Phallophore. — J. EDKINS. La Religion en Chine. — CH. RAU. La stèle de Palanqué, du Musée national des États-Unis.

TOME V. — LÉON FEER. Extrait du Kandjour, traduit du tibétain.

TOME VI. — P.-E. FOUCAUX. Le Lalita Vistara, traduit du sanscrit.

TOMES VII et VIII. — P. L. F. PHILASTRE. Le Yi-King, ou Livre des Changements, traduit pour la première fois du chinois en français.

LES BUREAUX
DU
MONDE LYONNAIS
ET DE LA

Revue Lyonnaise

SONT OUVERTS au PUBLIC de UNE HEURE à TROIS HEURES

8, rue Mulet, à l'entresol

LES ANNONCES SONT REÇUES AU BUREAU DE L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL, LYON

Librairie D. DUMOULIN & C^{ie}
Rue des Grands-Augustins, 5, à Paris

DEUXIÈME ANNÉE

Calendrier historique DE L'ENSEIGNEMENT

ET

DES INSTITUTIONS DE LA FRANCE
Avant la Révolution

POUR L'ANNÉE 1882

Un volume in-18 Jésus de 250 pages Prix 1 fr.

— ENVOI FRANCO PAR LA POSTE —

ERNEST D'ORLLANGES

+ HÉLÈNE +

POÈME

DÉDIÉ A M^{me} ERNESTINE B.

Un élégant vol. in-8 de 56 pag. — Prix 2 fr.

PARIS

A. CHÉRIÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1881

VIENT DE PARAÎTRE

ESQUISSES

Et Tableautins

SUITE DE SONNETS

Par ALAIN PROUSTE

— CASIMIR PINATEL —

Un élégant petit volume in-12

IMPRIMÉ EN CARACTÈRES ELZÉVIRIENS

PAR BLANC ET BERNARD
A MARSEILLE

LA

CONSTRUCTION LYONNAISE
REVUE MENSUELLE

DES ENTREPRISES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Architecture et Travaux Publics

Prix de l'abonnement, un An. 12 fr.

ON S'ABONNE

Imprimerie PITRAT Aîné, 4, rue Gentil
LYON